

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

PNM n° 374 - Mars 2020 - 38<sup>e</sup> année

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

## 8 MARS POUR L'ÉGALITÉ - 8 מארץ פאר יקוואלעטי

Le 19 mars 1911, la première « Journée internationale des femmes » était célébrée à l'appel de l'Internationale socialiste, sur proposition de Clara Zetkin. Les manifestantes revendiquaient alors le droit de vote des femmes, le droit au travail et la fin des discriminations au travail.

Cela fait plus d'un siècle, et si les femmes ont eu (tardivement en France 1944) le droit de vote, tel n'est pas le cas de l'égalité au travail : salaires, conditions de travail et carrières, on est encore loin du compte. Nul ne peut nier qu'il y a eu des progrès dans la condition féminine mais l'actualité nous montre que le droit au respect, à l'entière souveraineté sur soi, au libre choix



Niw-York, 2017. Bannière en yiddish à la marche des femmes

n'est toujours pas assuré et que perdurent dominations et discriminations.

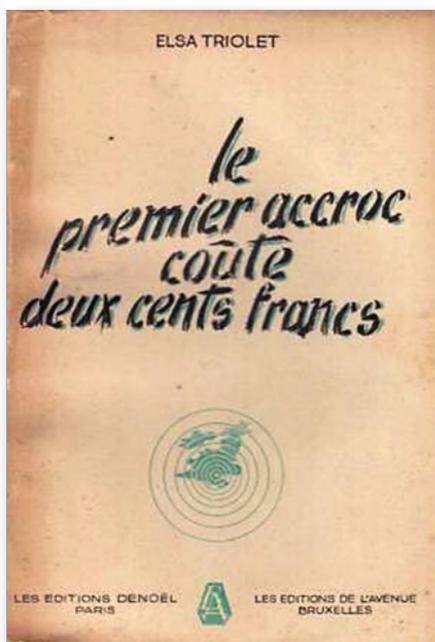
Cependant, il souffle un vent nouveau : une prise de parole en même temps qu'une prise de conscience. ■ BF

Lire en page 6  
l'article de  
Jacques Lewkowicz,  
dans un numéro  
de la PNM où  
les femmes sont  
à l'honneur.

## ANNIVERSAIRES 1945 : Elsa Triolet, PREMIÈRE FEMME LAURÉATE DU PRIX GONCOURT par MARIANNE DELRANC GAUDRIC

Il y a 75 ans, le 2 juillet 1945, Elsa Triolet obtenait le prix Goncourt, au titre de l'année 1944 (où il n'avait pas été décerné), pour son livre : *Le Premier Accroc coûte deux cents francs*.

Elle était la première femme à l'obtenir depuis sa création. En cette année 2020 où l'on célèbre à la fois le soixante-quinzième anniversaire de ce prix et le cinquantième anniversaire de la mort d'Elsa Triolet, il est urgent de redonner à celle-ci la place qui est la sienne : celle d'une écrivaine majeure du XX<sup>e</sup> siècle. Il faudrait par exemple que tous ses livres, tellement actuels, soient réédités ! L'hommage qui lui a été rendu au Petit Palais le 12 novembre dernier, à l'initiative de la Maison Elsa Triolet-Aragon, et en particulier le vibrant discours d'Erik Orsenna, sont le début d'une série qui se poursuivra notamment avec une journée de conférences ce 23 mars à l'ENS de la rue d'Ulm et un hommage (conférences et spectacles) le 13 juin à Saint-Arnoult-en-Yvelines. ■■■ Suite en page 8



Editorial

### ET ENSUITE ?

par BERNARD FREDERICK

Tout est dans la chronologie. Le samedi 29 février au matin, Emmanuel Macron réunissait un Conseil des ministres extraordinaire, officiellement destiné aux mesures à prendre pour éviter le développement, en France, d'une épidémie de coronavirus. On aurait pu croire que la principale disposition consisterait à donner à l'hôpital déjà exsangue des moyens extraordinaires pour faire face à une situation extraordinaire. Eh bien non !

La principale mesure annoncée par le gouvernement fut l'interdiction des rassemblements de plus de 5 000 personnes dans un endroit confiné... ou pas. Pourquoi 5 000 ? On ne sait pas. Plus exactement, on n'a pas su, sur le coup, quand l'annonce fut faite à la mi-journée et que le ministre de la Santé nous a conseillé de ne plus nous serrer la main !

Le soir, ça s'est éclairci. Le Premier ministre, s'étant rendu à l'Assemblée nationale, a annoncé qu'il recourait à l'article 49 alinéa 3 de la Constitution pour faire passer, sans débat et sans vote, la réforme des retraites.

Donc le matin, on interdit les rassemblements de plus de 5 000 personnes et le soir on gifle les syndicats, les salariés, les élus du peuple auxquels on retire la parole. Le pouvoir vient en effet de se doter d'un bon prétexte pour interdire toute manifestation.

L'épidémie de coronavirus est grave. Suffisamment pour qu'on n'en fasse pas le prétexte à un déni de démocratie alors qu'il est déjà clair que c'est le prétexte à une vague de racisme anti-asiatiques, d'une sinophobie imbécile et d'un anti-communisme idiot. Il n'est que d'écouter les débats entre « spécialistes » sur les plateaux de télévision. Ce n'est pas seulement triste et ridicule ; c'est dramatique. Dramatique pour les gens ; dramatique pour la Raison. Et, enfin, dramatique pour la démocratie quand on se sert de la peur, irrationnelle ou pas, pour bafouer le suffrage universel, pour couvrir une décision autoritaire et cynique et imposer à un peuple qui n'en veut pas, une réforme des retraites aux conséquences les plus graves.

Que va-t-on faire ensuite ? Repousser les élections municipales pour éviter la débâcle qui guette le parti du pouvoir ? ■ 29/02/2020

## CARNET

## AVIS DE RECHERCHE

## LÉON ROBEL

Poète, traducteur, passeur de cultures, **Léon Robel** n'est plus. Né à Paris d'un père moldave qui fuyait les pogroms, jeune résistant, agrégé de russe, et membre du PCF de 1947 à 1984, il avait passé deux ans à Moscou pour préparer une thèse, à l'époque de la déstalinisation, et rencontré Lili Brik, la sœur d'Elsa Triolet ainsi que nombre d'écrivains.

Professeur à l'Université de Lille puis à l'INALCO, cet infatigable travailleur a traduit l'anthologie bilingue de *La Poésie russe* d'Elsa Triolet, *Une Journée d'Ivan Denissovitch* de Soljénitsyne, Kirsanov, Voznessenski, les *Manifestes futuristes russes* et organisé la traduction de *Métropole*, recueil qui rassemble des œuvres de vingt-deux auteurs soviétiques dont Vyssotski, Voznessenski, Axionov, ou Akhmadoulina.

On lui doit la traduction de deux romans en russe d'Elsa Triolet et de la *Correspondance* entre Lili Brik et Elsa Triolet, mine de renseignements sur la vie quotidienne, politique, culturelle de l'époque, comme



sur la vie privée et publique d'Aragon. Il a créé à l'INALCO un séminaire de littérature soviétique et créé avec Jacques Roubaud le *Centre de Poétique comparée*. En 1978, il a collaboré à *L'URSS et nous*, qui amorce une analyse critique de l'Union soviétique. Il s'occupait du Fonds Aragon-Elsa Triolet (CNRS) et dirigeait des travaux de recherche sur ces deux écrivains. Poète lui-même, Léon Robel a publié plusieurs recueils, dont *Je traverse, poèmes* et *Ponts de Paris*. Il a fait connaître en France et en URSS, nombre d'écrivains modernes en rupture avec l'art officiel soviétique contribuant ainsi à l'évolution culturelle et politique des deux pays. ■ MDG

**Patrice Markiewicz**, docteur en histoire contemporaine, spécialiste de l'histoire des émigrations polonaise et juive en France aux XIXe et XXe siècles, effectue des recherches sur « *Les Juifs de Russie dans le 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris 1852-1944* ». Il souhaite entrer en contact avec des enfants et petits-enfants de juifs de Russie ayant vécu ou résidant encore dans le 18<sup>e</sup> arrdt. de Paris pour les rencontrer, les interviewer, pour compléter ses sources écrites par des sources orales et les confronter à celles-ci.

**Vous êtes concernés, intéressés ?**

Merci d'écrire à [lapnm@orange.fr](mailto:lapnm@orange.fr) qui transmettra. ■

**Ndlr** : L'expression « *Juifs de Russie* » incluait à l'époque les personnes vivant dans la Pologne actuelle.

## 5 FÉVRIER 2020 : PROJECTION DU FILM « CITÉ DE LA MUETTE » À L'AUDITORIUM DE L'HÔTEL DE VILLE DE PARIS

En 1986, **Jean-Patrick Lebel** réalise le premier documentaire consacré au camp de Drancy, principal centre d'internement des juifs français et étrangers avant leur départ pour les camps d'extermination. Il y ausculte les lieux, donne la parole à des témoins dont beaucoup s'expriment pour la première fois devant une caméra. Lebel aime aussi filmer dans la durée, ainsi son entretien avec notre amie Paulette Sarcey, résistante au sein d'un groupe de jeunes juifs communistes de la M.O.I., dure-t-il trois heures. Vous pourrez le découvrir dans le coffret\* de deux DVD, co-édité par *Périphérie* et *Ciné-archives* à l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire de la libération des camps, qui reprend l'intégrale de cet entretien ainsi que le documentaire, *Cité de la Muette*, présenté le 5 février à l'auditorium de l'Hôtel de Ville de Paris.

Devant une salle comble, **Catherine Vieu-Charier**, qui a choisi de ne pas renouveler sa candidature aux prochaines élections municipales, a prononcé une brève allocution d'adieu très émouvante. Elle a évoqué avec chaleur Bertrand Delanoë et Anne Hidalgo qui lui ont toujours manifesté une confiance absolue et l'ont laissée libre d'exercer ses fonctions comme elle le désirait. Avec gentillesse et sensibilité, elle a remercié les techniciens de l'auditorium, toujours prêts à servir les intérêts de Paris. Elle a rappelé les liens de travail et d'amitié tissés depuis 25 ans avec les associations et organisations mémorielles, dont celles de la rue de Paradis. Nous la regrettons déjà, nul n'avait accompli un tel travail de mémoire.

À l'issue de la projection, **Tanguy Perron**, l'historien chargé du Patrimoine à *Périphérie* remercia les Archives départementales de la Seine Saint-Denis et les soutiens du film – dont le Mémorial de la Shoah de Drancy qui le projettera le 15 juin. Une discussion s'ensuivit : grande émotion quand **Shelomo Selinger**, présent dans la salle, dit : « *je me suis toujours demandé comment j'ai pu rester vivant* », lui, le rescapé des camps nazis, lauréat en 1973 du

concours international lancé pour la réalisation du *Mémorial national des Déportés de France* de Drancy ; ou quand la fille de **Samuel Radzynski** souligna la force particulière de ce documentaire, et rappela combien « *cette bande-là* » avait permis à son père de survivre, la « *bande* », c'était Paulette Szlifka-Sarcey, Henri Krasucki, Roger Trugnan ...

Un représentant de l'AFMA nous informa de l'important travail restant à faire auprès des jeunes. Si depuis 2004, 22 000 jeunes de classes de CM2, de 3<sup>e</sup> des collèges, ont pu « visiter » le camp, grâce aux professeurs qui s'engagent dans ce travail, beaucoup n'en connaissaient pas l'histoire mais sont désireux de connaître cette période.

Il fut rappelé que lors de sa sortie, le documentaire fut très peu diffusé en France. Sans doute les esprits n'étaient-ils pas encore prêts à voir le rôle de la police française dans l'internement des juifs à Drancy ; il faudra attendre 1995 pour voir reconnue la responsabilité de l'État français par Chirac.

Enfin, l'on apprit que si aujourd'hui la Mairie de Drancy et la SNCF se rejettent la responsabilité de la dégradation des logements sociaux de la *Cité de la Muette*, bâtie initialement pour être une « cité idéale » sur le plan architectural, il semble que le département envisage prochainement leur réhabilitation, tout en y incluant un espace pour un lieu de mémoire.

Ce 5 février fut une belle soirée, enrichissante, souhaitons que ce coffret *Cité de la Muette* soit très largement diffusé ! ■ PNM

\* Coffret de 2 DVD et livret de 40 pages : 1. le film *Cité de la Muette* de Jean-Patrick Lebel (Périphérie Production, 1986) – 2. l'entretien intégral de Jean-Patrick Lebel avec notre amie **Paulette Sarcey, juive communiste et résistante à Auschwitz** (cf. aussi l'émission de RFI : [www.rfi.fr/fr/emission/20200126-paulettesarcey-juive-communiste-r-sistante-awchwitz](http://www.rfi.fr/fr/emission/20200126-paulettesarcey-juive-communiste-r-sistante-awchwitz)) à commander à [www.cinearchives.org/Edition-DVD-Cite-de-la-muette-827-7-0-0.html](http://www.cinearchives.org/Edition-DVD-Cite-de-la-muette-827-7-0-0.html) 19 €



## LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse* (clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, **PNH** depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM** éditées par l'U.J.R.E.

N° de commission paritaire 061 9 G 89897

Directeur de la publication  
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef  
Bernard Frederick

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,  
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,  
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements  
Secrétaire de rédaction  
Tauba Alman

Rédaction - Administration  
14, rue de Paradis  
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : [lujre@orange.fr](mailto:lujre@orange.fr)

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>  
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

5 Rue Guy Môquet ARGENTEUIL

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal  
"pas comme les autres"  
magazine progressiste juif.  
Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse  
postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE  
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom .....

Adresse .....

Téléphone .....

Courriel .....

## VIE DES ASSOCIATIONS

Communiqué de presse

## HANAU : JUSQU'À QUAND ? JUSQU'À QUOI ?

Le 2 juin 2019 un terroriste néonazi assassinait chez lui l'homme politique allemand CDU/CSU Walter Lübcke, parce qu'il défendait la politique d'accueil des réfugiés. Le 9 octobre 2019, jour de la fête juive de Yom Kippour, un attentat antisémite (avec répercussions parmi des personnes d'origine turque) avait lieu contre la synagogue de Halle-sur-Saale en Allemagne : deux morts et deux blessés graves sont à déplorer. L'auteur se revendiquait lui-même comme antisémite, négationniste, néonazi et antiféministe. Hier, 19 février 2020, un attentat a été commis à Hanau en Allemagne. La fusillade visait des bars tenus par des Kurdes. Elle a fait quatorze victimes, neuf morts et cinq blessés graves. L'auteur, d'extrême droite, a reconnu par un écrit ses motivations xéno-

phobes. Si l'Allemagne n'est pas le seul pays d'Europe centrale dans lequel se développe une idéologie antisémite, xénophobe et raciste, c'est dans ce pays qu'ont eu lieu les actes les plus meurtriers. *L'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide* (UJRE) manifeste sa solidarité avec les victimes. Elle dénonce la responsabilité, en Europe, de tous les dirigeants qui, pratiquant une politique incapable de satisfaire les besoins sociaux de leurs concitoyens, tentent de détourner la colère populaire vers des boucs émissaires, en flattant les sentiments identitaires et nationalistes sous des formes diverses. L'UJRE invite toutes les forces démocratiques en Europe à se mobiliser pour faire barrage avant que la vague antisémite et raciste ne les submerge. ■

UJRE, Paris, 20/02/2020

## MUMIA

Le journaliste noir Mumia Abu-Jamal, condamné à mort pour un crime qu'il nie avoir commis, est emprisonné depuis bientôt 38 ans. Il attend toujours et nous attendons avec lui de voir son innocence reconnue. Il est soutenu par les enfants Rosenberg, par Angela Davis et, en France par le *Collectif français de soutien à Mumia Abu-Jamal* dont l'UJRE est membre. Il doit sa vie à la pression de l'opinion mondiale et, particulièrement, française. C'est elle qui a obtenu qu'il soit soigné pour son hépatite, elle qui a obtenu qu'il soit opéré des yeux. Sans elle, il serait aujourd'hui aveugle. Notre solidarité ne lui fera pas défaut. Restons vigilants... ■ NM

## NÉGATIONNISME À L'EST : APRÈS LA POLOGNE, LA LITUANIE

par DOMINIQUE VIDAL\*

À la veille de son voyage en Lituanie, fin août 2018, Benjamin Netanyahu expliquait : « Je souhaite parvenir à un équilibre dans les relations pas toujours amicales de l'Union européenne envers Israël [1]. » Et de détailler son mode d'emploi : « Je le fais par des contacts avec des blocs de pays de l'Union européenne, des pays d'Europe de l'Est et maintenant avec des pays baltes. » Mais ces manœuvres destinées à aider la diplomatie israélienne en Europe ont un prix : si les dirigeants populistes d'Europe centrale soutiennent la politique antipalestinienne d'Israël, Tel-Aviv en échange sert de fait de caution à leur négationnisme.

Tout a commencé avec la **Hongrie**. Avant d'accueillir le Premier ministre israélien à Budapest, en juillet 2017, son homologue Viktor Orban s'est livré à une apologie du régent Horthy, le Pétain magyar dont les lois antisémites permirent à Eichmann et à ses hommes de déporter et d'exterminer plus de 400 000 Juifs hongrois durant l'été 1944. Benyamin Netanyahu n'en souffla pas mot lors de sa visite – ni après.

Vint ensuite le tour de la **Pologne**. Jaroslaw Kaczynski fit voter par la Diète une loi punissant toute évocation de la collaboration polonaise avec l'Occupant nazi - pourtant massive : les historiens estiment que plusieurs centaines de milliers de Juifs polonais furent assassinés par des miliciens, voire de simples voisins, pendant ET après la guerre. Netanyahu est allé jusqu'à signer avec le Premier ministre polonais une déclaration blanchissant cette page noire.

Ce que Yehuda Bauer, le plus grand historien israélien de la Shoah, qualifia de « *trahison stupide, ignorante et amoral de la vérité historique sur l'implication polonaise dans l'Holocauste* [2] »...



Kaunas, juin 1941. « Marchand de mort » lituanien au garage Lietukis © Bundes Archiv.

Et voilà que **Vilnius** imite Varsovie. Un député lituanien du parti du Premier ministre, Saulius Skvernelis, a annoncé en décembre dernier qu'une commission qu'il supervise rédigeait une loi assurant que ni la Lituanie ni ses dirigeants n'avaient pris part à la Shoah. Or c'est en Lituanie que celle-ci a battu le plus sinistre des records : le pourcentage de Juifs exterminés y a dépassé 95 % !

Cette extermination presque totale n'aurait pas été possible sans la participation massive des Litvaniens. Ceux-ci « ont mené de violentes émeutes contre les Juifs peu avant et immédiatement après l'arrivée des forces allemandes [3] », selon le Mémorial américain de l'Holocauste, qui souligne que la plupart des Juifs du pays ont été fusillés durant l'année 1941, notamment sous le gouvernement Quisling. Les survivants furent ensuite enfermés dans des ghettos. Après quoi des auxiliaires aidèrent l'Occupant à finaliser l'extermination, de juin 1943 à la mi-juillet 1944.

Comme en Pologne, en Lettonie ou en Ukraine, les lois négationnistes jouent sur l'**antisoviétisme** : à l'antisémitisme historique de ces pays s'ajoute l'accusation lancée contre les Juifs d'avoir appuyé le régime soviétique, en l'occurrence en Lituanie pendant la période allant de juin 1940 à juin 1941. Le nationalisme y était donc, disent les populistes, légitimement antisémite. « Il n'y a jamais eu de réaction israélienne à la distorsion de la Shoah, soulignait dès 2018 Ephraïm Zuroff, du Centre Simon Wiesenthal. *Les Litvaniens peuvent dire absolument tout ce qu'ils veulent, ils peuvent glorifier des gens qui ont assassiné des Juifs* [4]. »

Voilà donc les alliés qu'a choisis le Premier ministre juif de « l'État-nation du peuple juif ». Le mot « honte » prend ici tout son sens. ■

\* Journaliste et historien, auteur de *Antisionisme = antisémitisme ? Réponse à Emmanuel Macron*, Libertalia, Montreuil-sous-Bois, 2018, 136 p., 8 €.

[1] *Le Figaro*, 23 août 2018.

[2] *Haaretz*, 4 juillet 2018.

[3] Site du *Times of Israel*, 15 janvier 2020.

[4] Site du *Times of Israel*, 24 août 2018.

## « LES JUIFS DE FRANCE ENTRE RÉPUBLIQUE ET SIONISME »

de CHARLES ENDERLIN lu par HENRI BLOTNIK

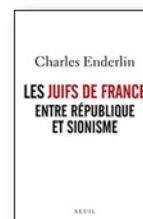
C'est un remarquable effort d'équilibre et de précision que nous livre Charles Enderlin dans son ouvrage récemment paru, qualités indispensables pour contribuer utilement à retracer l'évolution des idées et des personnalités parmi les juifs de France, de la guerre franco-prussienne à nos jours. Dans la défense de la République encore dominée par des monarchistes, s'affirme d'abord un *franco-judaïsme* face à l'antisémitisme anti-dreyfusard. Ce choix patriotique se confirme encore au cours de la Grande Guerre et se renforce face à la montée des périls fascistes, puis dans la résistance à l'occupation et à la collaboration. Sur ce point, nous aurions attendu une description plus complète des combattants communistes juifs. Après la Libération, le *franco-judaïsme* républicain intégrateur reste prédominant ; lors de la décolonisation, les juifs d'Afrique du Nord choisissent massivement la France comme destination.

La guerre des Six Jours suscite en France une remise en question sans précédent, non seulement de la relation entre les États, mais aussi dans les convictions individuelles, comme l'auteur le montre à partir de l'exemple de plusieurs personnalités. Puis, après l'assassinat d'Yitzhak Rabin, sous la coupe du Likoud et de l'extrême droite israélienne, a émergé un *franco-*

*sionisme* marqué de *néo-messianisme* qui ne peut que nous inquiéter.

En retraçant sans complaisance la variété et l'évolution des différents courants de pensée, civils comme religieux, au sein des juifs de France (israélites, juifs français, juifs de France...), mais aussi l'évolution corollaire de l'antisémitisme et des antisémites – certains, comme Xavier Vallat, commissaire aux questions juives du gouvernement de Vichy, allant jusqu'à se déclarer sioniste en 1967, après avoir supervisé l'extermination des juifs de France ! –, caractérisant aussi les différentes acceptions du sionisme, dans le temps et dans l'espace, de Herzl à Netanyahu, cet ouvrage contribue ainsi à sortir de la confusion régnant entre antisionisme et antisémitisme, et permet d'envisager avec plus d'assurance toute la complexité que ces sujets méritent. ■

Charles Enderlin, *Les Juifs de France entre République et sionisme*, Seuil, Paris, 2020. 448 p., 22,50 €  
(<https://cutt.ly/vr3HzLm>)



Pour + d'infos :

- [charlesenderlin.com](http://charlesenderlin.com) le Blog de Charles Enderlin
- [cutt.ly/or4jk4x](https://cutt.ly/or4jk4x) Entretien avec Pierre Barbancey

### Antisémitisme libéré au Brésil ?

## BATTU PARCE QU'IL ÉTAIT JUIF

Sous le gouvernement militaro-nazi-fasciste de Bolsonaro, au Brésil, le discours de haine ambiant, relayé par les pentecôtistes enrôlés pour éradiquer « le Mal », libère la violence et provoque une flambée de féminicides, d'assassinats de Noirs et d'Indiens, de violences contre les plus pauvres et les plus fragiles. Le copié-collé du discours de Goebbels mis en scène et prononcé par un secrétaire d'État à la Culture, destitué après le tollé généré par sa provocation, libère aussi l'antisémitisme :

Près d'un arrêt de bus, un homme de 57 ans a été violemment agressé par trois personnages qui l'ont abordé en le traitant de « *vermine juive* », l'ont frappé lui cassant plusieurs dents, ont lacéré sa kippa et l'ont menacé de violences bien pires à la prochaine occasion.

L'agression s'est produite dans la ville de Jaguariuna à une centaine de kilomètres de Sao Paulo. Blessée, la victime a déposé plainte à sa sortie d'hôpital, pour coups et blessures, et injure raciale.

Puisse la journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale, ce 21 mars, résonner au Brésil ; un motif de plus pour une puissante mobilisation des Brésiliens, ce 18 mars, contre la politique du gouvernement Bolsonaro ! ■ PNM

## SOUVENIR

## DE VILNO À PARIS (1906-1940)

### SOUVENIRS DE LOUBA PLUDERMACHER

La Commission centrale de l'enfance (CCE) fut officiellement créée au lendemain de la guerre pour s'occuper du secteur de l'enfance de l'UJRE. Son domaine a couvert les patronages, les colonies de vacances, les groupes de jeunes avec leurs différentes activités ainsi que les maisons d'enfants qui ont accueilli les orphelins de la Shoah. Par l'empreinte qu'elle lui a imprimée pendant de longues années, **Louba Pludermacher** en a été une responsable mythique. Dans un entretien que j'ai eu avec elle en 1979, elle m'a raconté notamment les années de son enfance et de sa jeunesse à Vilno et dans la Pologne « ressuscitée », son expérience d'un monde yiddish, de l'éducation novatrice reçue comme écolière puis dispensée comme pédagogue, son émigration à Paris et son rôle dans la fondation de ce qui allait plus tard devenir la CCE. Ce texte reprend mes notes d'alors. ■ **Alex Gromb**



La mère aux 1000 enfants AACCE

#### Une enfance à Vilno

Je suis née à Vilno en 1904. C'était alors l'Empire russe. Mon père parlait le yiddish et le russe. Mon grand-père maternel, issu d'une petite ville polonaise, avait réussi à obtenir un droit de résidence dans la capitale qui était en principe interdite aux Juifs. Ma mère venait donc de Saint-Petersbourg. Elle était une juive russifiée qui ne parlait pas le yiddish. Ce sont mes deux sœurs et moi qui le lui avons appris !

Vilno, « la Jérusalem de Lituanie », n'était pas en réalité une très grande ville. C'est à pied que nous la traversions de part en part pour nous rendre au lycée. Parmi les 200 000 habitants, 80 000 Juifs vivaient là à côté de Polonais, de Biélorusses, d'Ukrainiens, de Tatars et même de quelques Lituanais. Ma famille habitait un quartier qui n'était pas ethniquement homogène mais il existait un quartier juif, très peuplé et aussi très pauvre. C'est sur son emplacement que les Allemands ont installé le ghetto. Il n'en subsiste plus rien. Par contre le reste de la ville n'a pas été détruit et au cours d'un voyage que nous avons réalisé en 1975 avec notre petit-fils, nous avons tout retrouvé, les rues, les maisons, l'école...

Chaque hameau juif possédait sa synagogue. À Vilno, il en existait 169, une par corporation. Mon père restait sentimentalement attaché aux coutumes religieuses mais les pratiquait en dilettante. Le samedi matin, avant de partir pour la synagogue, il allumait lui-même le samovar et nous réveillait : « *Les filles, le thé est prêt !* ». Inconséquent, il grognait un peu quand mes sœurs cousaient pendant le shabbat. Quant au *Seder* de la Pâque, il était vite expédié. Il disait : « *Vous connaissez la Haggadah ? Vous ne l'avez pas oubliée depuis l'année dernière ? Très bien, commençons donc le repas sans perdre davantage de temps...* »

Durant la guerre, de 1914 à 1918, Vilno a vu se succéder Russes, Allemands et Polonais. Je me souviens du crépitement des balles devant notre maison et un jour nous avons trouvé un soldat mort devant la porte. À la fin, la situation était catastrophique. La famine menaçait. Un dépôt alimentaire militaire avait été pillé. On brûlait les planchers dans les poêles pour se chauffer. Une épidémie de typhus aggravée par la faim s'est propagée.

#### Vivre l'antisémitisme en Pologne

Nous avons profondément vécu l'antisémitisme, en particulier dans le cadre de la Pologne reconstituée après la Première Guerre mondiale. En 1919, la ville fut occupée par les divisions bleues du général Jozef Haller, venues de Silésie. Je me souviens des soldats polonais empoignant deux vieux Juifs, leur cognant la tête l'une contre l'autre, leur coupant la barbe à la baïonnette, avec un morceau de joué et de menton.

Un jour, j'étais partie de l'autre côté du fleuve chercher de la viande chez une amie bouchère. Au retour, les *milicionery*, les soldats, qui gardaient le pont m'ont interpellée : « *Es-tu Juive ?* ». Ma réponse affirmative m'a valu d'être battue et refoulée. Ce n'est que plus tard, sous la « protection » d'une vieille Polonaise, que j'ai pu franchir le pont et rentrer à la maison. Les Juifs n'ont pas participé au plébiscite de rattachement de la région à la Pologne. En 1920, quand les troupes bolchéviques arrivèrent, elles sauvèrent les Juifs d'un vaste pogrom qui se préparait.

En Pologne, l'accès à l'enseignement supérieur était



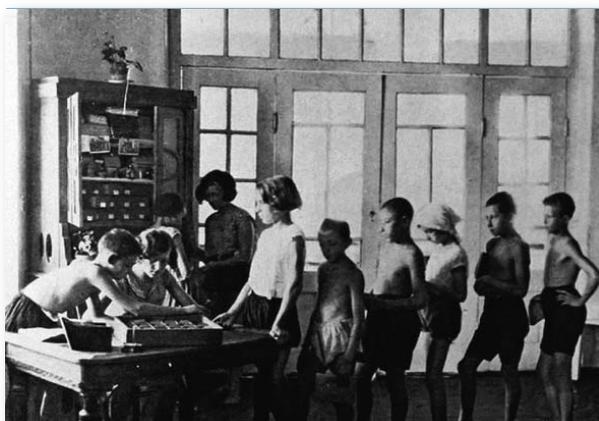
Le Masgeller groupe d'enfants LOUBA au centre du 1er rang

pratiquement fermé aux Juifs en vertu d'un *numerus clausus*. Quelques places leur étaient accessibles dans certaines facultés, peu en Lettres, moins encore en Sciences. Pour pouvoir les obtenir, il fallait être premier parmi les premiers et de plus payer des pots-de-vin et faire jouer des relations. En tout cas, la voie « normale » était exclue. Après le lycée, j'ai moi-même posé ma candidature pour entrer à l'université. J'ai été reçue par le recteur. Il a été très cordial et était apparemment satisfait de l'entretien. Quand pour terminer je lui ai donné mon nom (juif : Jungerman), son visage s'est fermé. « *On vous écrira* » m'a-t-il dit. J'attends encore.

#### Les écoles juives

J'ai reçu mon éducation dans des écoles yiddish laïques. À côté des nombreuses écoles primaires juives de Vilno ont été fondés un lycée et une école normale. Les fondateurs étaient de jeunes intellectuels judéo-russes, médecins, ingénieurs, étudiants. Les adultes pouvaient suivre des cours du soir. La langue d'enseignement était le yiddish. Au début les diplômes n'avaient pas de valeur nationale. Plus tard ils furent reconnus sans qu'ils donnent de fait accès à l'enseignement supérieur, on l'a vu. Mais la soif d'instruction, c'était la volonté d'affirmer sa fierté nationale, de s'approprier la culture, le patrimoine juif plutôt que le désir « d'arriver ».

Les méthodes étaient très « modernes ». Au début, garçons et filles suivaient des classes parallèles mais la mixité fut rapidement instaurée. Nous étions très libres. Les contacts avec les professeurs étaient très humains, très cordiaux. Ils avaient confiance en nous. Ils nous recevaient chez eux, parfois pour terminer les interrogations sur les cours. Nous avions à notre disposition un immense jardin potager, des clubs de sport et nous organisions des



Une photo du sanatorium Medem de Medzeszyn

« *Spartiates* ». L'enseignement n'était pas directement politisé ; il nous enseignait la fierté de nos valeurs, le droit de se défendre, mais pas la haine des autres.

Vers la fin de la Première Guerre mondiale, nous crevions littéralement de faim. Heureusement, une aide alimentaire arrivait d'Amérique : farine, cacao... On réussissait à nourrir les enfants qui n'apportaient que leur cuillère. Mais au début, certains s'évanouissaient de faim. La pauvreté juive se privait de pain pour envoyer les enfants à l'école. À l'occasion d'événements heureux, on faisait des dons à l'école. Ainsi, en 1937, mes parents m'ont envoyé une coupure de presse à Paris : à l'occasion du quatrième anniversaire de leur petit-fils (notre fils), ils ont offert 4 zlotys à l'école de Vilno.

Les écoles elles-mêmes étaient très pauvres. Souvent le mobilier était saisi. Les enseignants étaient des semi-bénévoles, des idéalistes. Dans l'établissement dont mon futur beau-père (*Gershon Pludermacher*) était directeur, on tenait un cahier des dettes envers les enseignants. Quand les sommes dues arrivaient à un total trop élevé, on annulait la dette et on repartait à zéro...

#### Pédagogue en Pologne

Les portes de l'université m'étant fermées, je suis devenue institutrice à Nieszwiecz, près de Baranowicz, de 1925 à 1927. Là vivaient beaucoup de Juifs qui étaient des gens simples, des travailleurs manuels – cordonniers, menuisiers. Les quelques riches étaient des négociants en grains ou des marchands de bétail.

Nous étions quatre enseignants, logés et nourris par le comité des parents qui n'avait pas de quoi nous payer en espèces. Moi, j'habitais chez les boulangers qui me fournissaient aussi le thé et les brioches du petit déjeuner. Nos autres repas étaient préparés par une veuve qui en échange de ses services recevait sa propre ration. Nous n'avions pas d'argent et nous attendions des mandats de nos parents pour pouvoir rentrer à Vilno lors des vacances. Comme la plupart des enseignants juifs, nous participions d'une certaine façon à la pauvreté générale de la communauté. Pourtant nous étions enthousiastes. Les parents acceptaient des sacrifices énormes pour maintenir l'école. Ce n'était qu'un *shtetl* et pourtant il y existait une intense vie culturelle, des soirées littéraires et un théâtre amateur.

Plus tard, de 1927 à 1929, j'ai travaillé comme pédagogue dans le préventorium juif Medem de Miedzeszyn [1], près de Varsovie. La population des quartiers juifs de la capitale était terriblement pauvre. Les enfants, entassés à 7 ou 8 par chambre dans des taudis, étaient sous-alimentés et candidats privilégiés à la tuberculose. J'ai côtoyé cette misère noire quand j'allais les chercher chez eux. Les parents n'avaient pas de travail et il n'y avait pas de nourriture.

Nous commençons par désinfecter leurs vêtements pouilleux. Ils ignoraient ce qu'était une brosse à dents, de la poudre dentifrice... Quand ils abordaient leurs premiers repas normaux, avec plusieurs plats, leur estomac rétréci ne pouvait tout absorber. « *Nous ne pouvons pas faire trois repas en un seul* » disaient-ils. Pour eux, Miedzeszyn, c'était le paradis. C'était une institution d'avant-garde. Un conseil des enfants était élu. Les 150 enfants autogérait le préventorium avec les pédagogues. Des cercles d'activités divers étaient organisés, des

Suite en page 5

(Suite de la p. 4)

clubs météo par exemple. Parfois nous discussions longtemps entre nous. Faisions-nous bien de montrer une autre vie à ces enfants, en les faisant goûter à la justice, à l'abondance, alors qu'ils étaient condamnés à retrouver l'ignorance, la misère, les coups, l'antisémitisme ? Est-ce qu'ils n'en seraient pas encore plus malheureux après ? Mais en définitive nous pensions les aider à trouver une voie vers une autre vie, vers une société meilleure.

### La renaissance juive et le yiddish



30/08 au 04/09/1908, Conférence de Czernowitz. De g. à dr. : Avrom Reyzen, Yitshkook Leybush Peretz, Sholem Asch, Chaim Zhitlovski, Hersh Dovid Nornberg

De 1900 à 1940, une véritable renaissance juive s'est épanouie en Europe orientale. Le yiddish y a joué un rôle considérable, notamment après la conférence de Czernowitz de 1908 [2]. On a assisté à une extraordinaire éclosion d'écoles, de journaux, d'organisations sociales comme l'ORT, l'OSE, le YIVO [3]. Il faut retenir le nom d'un homme comme Arkady Kremer qui fut l'un des fondateurs du Bund. On peut parler d'une véritable propagation des « Lumières » dans le cadre d'un combat de libération nationale [4] et le yiddish était le porteur de cet espoir. Parmi les Juifs, les courants culturels et politiques étaient très diversifiés : religieux, laïques, sionistes, bundistes, communistes. Des bagarres opposaient les jeunes laïques aux traditionalistes qui cassaient les vitres des maisons où la lumière était allumée le vendredi soir ou se battaient avec ceux qui fumaient le samedi.

Parmi les différentes institutions scolaires juives on peut citer le CSYO yiddishisant ou le *Tarrakh* hébraïsant. Les clivages principaux opposaient les partisans du yiddish à ceux de l'hébreu. L'extrême gauche était yiddishisante. Les sionistes ont fait beaucoup de tort à notre culture. Déjà en Pologne, ils pratiquaient la politique du pire : « *La Pologne, on s'en fout !* », disaient-ils. Ils étaient contre les subventions aux écoles. Plus tard en Israël, ils ont continué une véritable persécution du yiddish.

### La révolution russe, le communisme

À l'été 1920 s'est déroulée la guerre russo-polonaise [5]. Les bolchéviks sont arrivés à Vilno, les cavaliers rouges sont passés comme des flèches sur leurs petits chevaux du Kouban. Durant les quelques semaines où ils sont restés à Vilno, les bolchéviks ont favorisé la création d'un comité pour l'enseignement. Ils étaient en loques mais ils distribuaient ce qu'ils avaient. Les Juifs pouvaient enfin sortir dans la rue sans avoir peur. Même après leur départ, avec la contre-offensive polonaise, la Russie soviétique a gardé un grand pouvoir d'attraction. Certains jeunes essayaient d'émigrer en URSS. Nous nous sommes cotisés pour acheter un pantalon et des chaussures correctes à ceux qui se préparaient à passer clandestinement la frontière.

On parlait beaucoup du communisme. Certains militaient dans la clandestinité, « le souterrain » (*podpolny*) comme on disait depuis l'époque des tsars. Ils effectuaient parfois des stages politiques en URSS ou essayaient d'y aller comme Sonia, la belle-sœur de Sheina (*Szobad*), arrêtée à son retour de Minsk en URSS et qui dut jurer de ne jamais plus quitter Vilno. **Moi j'avais décidé d'être une « militante de l'enfance ».**

### L'émigration

Ne pouvant trouver de débouchés en Pologne, beaucoup de jeunes émigraient pour poursuivre leurs études en Belgique, en France (notamment à Nancy), un peu en Allemagne. Boris qui allait devenir mon mari est ainsi parti à Toulouse en 1924 avec tout un groupe de jeunes gens. En ce qui me concerne, je n'avais pas de motifs économiques pour partir. J'étais correctement payée et j'accomplissais une œuvre passionnante. Mais en juin 1929 je suis cependant partie. J'étais en quelque sorte une « émigrée par amour ». C'est en effet pour retrouver Boris que je suis venue à Paris et que j'y suis restée.

Les débuts de ma nouvelle vie à Paris ont été extrêmement pénibles. Je souffrais du barrage de la langue. Je n'avais plus d'utilité sociale. Je n'avais pas de droits. En particulier pas le droit de travailler et c'est clandestinement que je gagnais ma vie dans des ateliers. Il fallait passer de longues heures humiliantes à faire la queue au fameux 5e étage de la préfecture pour faire périodiquement valider mon titre de séjour. L'accueil au guichet était franchement hostile. Boris avait un travail et un statut légal stable. Finalement, pour ne pas être expulsée, j'ai régularisé ma situation avec lui et nous nous sommes mariés.

Surtout, et cela a été pour moi une véritable résurrection, j'ai commencé à organiser des patronages (ou écoles complémentaires [6]) pour les enfants d'émigrés, *Les Amis de l'Enfant d'Ouvrier*, ancêtre direct de la CCE.



Les amis de l'Enfant d'Ouvrier

Le premier groupe s'est réuni rue Basfroi dans le 11e arrondissement. Ont fonctionné ensuite jusqu'à six ou sept patronages d'une quarantaine d'enfants chacun. On y faisait des jeux, des activités théâtrales, des journaux muraux, des cours de yiddish... Pendant les vacances d'été, nous emmenions nos enfants dans une colonie à Berck-Plage. Les enfants qui faisaient leurs devoirs entre la machine à coudre et la planche à repasser de leurs parents servaient d'interprète à ceux-ci dans leurs démarches auprès des autorités françaises. Les parents étaient très heureux de notre activité et se regroupaient dans des comités pour la soutenir. Bien des personnes se sont dévouées pour nos patronages. Parmi les responsables se trouvaient Lazare Wein, Szmulek Farber, Régine Grynberg, Alice Blum... De futurs résistants comme Charles Wolmark ou Henri Krasucki y étaient jeunes moniteurs à la veille de la guerre.

Le Front populaire et la guerre d'Espagne avaient contribué à donner un contenu « social » à ces patronages. On y développait une idéologie de justice, de solidarité. Nous collections de l'argent pour les enfants d'Espagne. Plus tard, beaucoup de ceux qui sont passés par les patronages ont participé héroïquement à la Résistance et certains sont tombés comme Wolmark, Marcel Rajman ou Maurice Feferman.

Nda : À vrai dire cette idéologie « humaniste » était bien plus précise que ce que reconnaissait l'ancienne animatrice du mouvement d'enfants. Il suffit pour s'en convaincre de citer les paroles d'une chanson que l'on apprenait alors (source : *Naïe presse* du 10/07/1935 extrait de **David Weinberg, Les Juifs de Paris de 1933 à 1939**, Calmann-Lévy, 1974) :

« Nous sommes enfants d'ouvriers  
Notre père est en grève... »

Notre mère reprend courage

Elle fait cuire la soupe.

Nous sommes pieds nus

Nus en haillons...

Et la police tire sur les ouvriers dans la rue

Je dis à mon père : Tu sais

Quand je serai grand...

Je serai un héros

Un soldat, un communiste »

### La guerre

Quand la guerre a éclaté le sentiment anti-étranger s'est réveillé. On distribuait des masques à gaz mais le fonctionnaire de la caserne Dupont m'a dit : « *Vous n'êtes pas française? Pas de masque.* »



Photo de groupe des éducateurs du Château-le-Masgelier (Louba est la 2e. au 2e. rang en partant de la gauche)

L'OSE a ouvert dans la Creuse et la Haute-Vienne des maisons pour les enfants juifs, d'abord pour ceux de parents allemands ou belges détenus dans les camps français. De décembre 1939 à 1945 je me suis occupée d'une maison accueillant des enfants de 4 à 17 ans installée dans la Creuse (Le château du Masgelier). Une partie des enfants ont pu être évacués à temps vers les Etats-Unis par Marseille grâce aux éclaireurs israéliens. Nous avons été très aidés par la population qui s'est montrée très solidaire et a beaucoup fait pour les enfants juifs. Les paysans nous procuraient de quoi manger sans tickets. Nous leur cédions nos tickets pour les cigarettes et le vin. Nous avions un grand potager autour de la maison et nous en tirions nos légumes et même du blé. Un agronome juif, Joseph, dirigeait ces travaux. Les gendarmes nous faisaient prévenir : « *On va venir vous chercher tel jour.* » Cent trente-sept enfants ont ainsi été cachés chez des paysans, dans des couvents ou dans des carrières. ■

(Après guerre, Louba reprit ses activités dans ce qui s'appellerait désormais la CCE)

[1] Cf. *Mir kumen on*, le documentaire en yiddish d'Alexander Ford (1936) sur le préventorium juif Medem de Miedzeszyn (sous-titré en français dans le coffret *Trésors du cinéma yiddish de Lobster Films* ; sous-titré en polonais *Droga młodych* (Chers jeunes) sur Internet : [dailymotion.com/video/x3pgkng](http://dailymotion.com/video/x3pgkng)

[2] En 1908 s'est tenue à Czernowitz la conférence mondiale sur la langue yiddish (Jean Baumgarten, *Le yiddish. Histoire d'une langue errante*, Albin Michel, 2002).

[3] ORT, institution juive de formation aux métiers de l'artisanat et de l'agriculture (cf. **Emmanuelle Polack, Artisans et paysans du yiddishland**) – OSE, Œuvre de Secours aux Enfants, cf. **L. Gourvitch, l'OSÉ de 1912 à 1937 Sociétés pour la protection de la Santé des populations juives – YIVO : Yidisher Visnshaftlekher Institut** (Institut scientifique juif), référence en matière d'études et de règles de la langue yiddish, créé en 1925 à Vilno ; actuel *Institute for Jewish Research* (Institut pour la recherche juive) de New-York.

[4] Depuis le XIXe siècle, les différents peuples, notamment en Europe de l'Est, affirment leur identité nationale et revendiquent leur reconnaissance. À côté des Polonais, des Tchèques, etc., les Juifs s'affirment comme une nationalité opprimée dans laquelle l'identité n'est pas nécessairement la religion mais l'histoire, les coutumes et la langue, notamment pour les yiddishistes du Bund qui réclament une autonomie culturelle dans des États multiculturels.

[5] 7 mai 1920 : attaque polonaise contre la Russie soviétique ; juin 1920 : contre-attaque jusqu'à la Vistule ; mi-août : « *Miracle sur la Vistule* » ; 18 mai 1921 : traité de Riga sur les nouvelles frontières.

[6] En yiddish, les « *tsougab choul'n* » chers à Paulette Sarcey.

[7] Maison d'accueil d'enfants juifs de janvier 1940 à octobre 1943. Boris et Louba y participèrent activement.

## FRANCISZKA THEMERSON, UNE ARTISTE OUBLIÉE DE DIEU ET DE L'ANGLETERRE

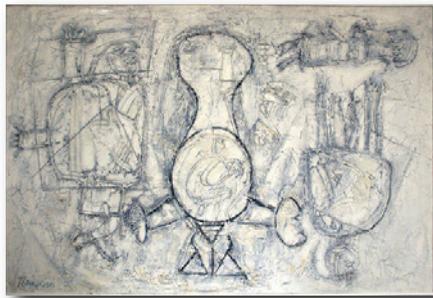
Née à Varsovie en 1907, fille de peintre, Francziska Weinles étudie à l'Académie des Beaux-Arts où elle rencontre Stefan Themerson qu'elle épouse en 1931. Passionné par l'avant-garde, le couple réalise des films expérimentaux dont *Pharmacie* (1930), *Europa, d'après un poème d'Anatol Stern* (1931-1932), *Court-circuit* (1935), *Les Aventures d'un bon citoyen* (1937). Stefan écrit des livres pour enfants que Francziska illustre. En 1935, ils fondent une coopérative cinématographique. En 1936, les voici à Paris, où ils comptent s'installer. Ils fréquentent les milieux d'avant-garde, retrouvent des compatriotes. Francziska devient Française, pour peu de temps mais elle ne le sait pas encore. Elle continue à illustrer des livres pour enfants qui seront publiés chez Flammarion.

En septembre 1939, c'est l'invasion de la Pologne et la déclaration de guerre. Stefan rejoint l'armée polonaise en France et Française le gouvernement polonais en exil, qui l'emploie comme cartographe et l'affecte successivement à Paris, en Normandie puis bientôt à Londres où Stefan finit par la rejoindre. Entre 1944 et 1945, le couple tourne deux films, *Calling Mr. Smith*, un compte rendu des atrocités commises en Pologne par les nazis (1943) et *The Eye and the Ear* (remake d'*Europa*). Après la guerre, il fonde *Gaberbocchus Press*, une maison d'édition qui va publier, entre autres, *Ubu roi* d'Alfred Jarry, *Les Exercices de style* de Raymond Queneau, la poésie de Guillaume Apollinaire, un essai

de Bertrand Russell, et bien entendu, l'essentiel de l'œuvre littéraire de Stefan Themerson.

À Londres, où elle s'est un temps retrouvée seule, Francziska dessine – une anthologie de ses dessins verra le jour. Elle illustre des livres publiés par *Gaberbocchus Press* mais se consacre surtout à la peinture. Ses premiers tableaux sont figuratifs, quoique non exempts d'une tonalité onirique, voire surréaliste, à moins qu'ils ne représentent des foules dans les rues.

Dès 1947, elle représente des personnages à l'apparence grotesque, souvent imbriqués les uns dans les autres, qui font penser à l'Art brut de Dubuffet. Ces personnages enfermés dans de nombreuses lignes noires, elle les voit comme des « concentrations d'émotions » aux confins de l'abstraction et de la figuration. Francziska a d'ores et déjà trouvé son orientation esthétique. Elle fait preuve d'une liberté graphique et chromatique, toujours plus grande. Peu à peu cependant,



1972, 101 x 152 cm

elle s'oriente vers une monochromie à dominante blanche, mais y déroge parfois, comme lorsqu'elle peint en 1960 une grande toile sur fond rouge, *Voici un Monsieur qui a été développé par l'État* où les formes sont distendues. Elle recourt à de nombreuses techniques, comme le collage, l'assemblage, le relief, sans jamais s'arrêter sur l'une d'elle longtemps. Chaque œuvre est pour elle une expérience nouvelle. Mais elle en revient toujours au blanc comme dans cette toile amusante qu'est son *Napoléon as seen by Wellington, or vice versa* de 1975. Le jeu, l'humour, le mot

d'esprit seront toujours présents.

Pour *Ubu roi*, elle réalise une longue série de dessins en noir et blanc, qui donnera un album, et crée les costumes pour la représentation donnée à l'*Institute of Contemporary Art* en 1952. Une expérience qu'elle renouvellera en 1968 avec les costumes de *L'Opéra de Quat'sous* pour un théâtre de marionnettes de Stockholm.

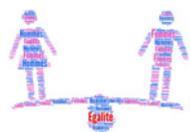
Difficile de résumer en quelques mots l'histoire d'une artiste dont l'œuvre, importante, reste encore à découvrir. Je suis persuadé qu'elle trouvera sa place parmi les artistes illustres de l'Angleterre du XXe siècle. Il n'y a pas si longtemps que la *Tate Gallery* de Londres sortait de ses réserves les tableaux des membres du *Bloomsbury* (Roger Fry, Vanessa Bell, Duncan Grant). Ce pays n'a pas la reconnaissance facile !

Naturalisée assez tôt, Francziska Themerson, comme d'ailleurs Stefan, est restée une sorte d'exilée dans une nation qui n'aime déjà guère ses artistes dès qu'ils font preuve d'originalité. Turner a bien été chahuté en son temps. Les préraphaélites ont d'abord été considérés avec méfiance avant que John Ruskin ne les célèbre. Oui, Francziska prendra bel et bien sa place dans le panthéon des arts britanniques. ■

*Francziska Themerson, Paintings and Reliefs*, préf. Nick Wadley, Ed. Themerson Estate, London, 2019, 248 p., 41,75 €, feuilletable sur [www.blurb.com/books/4935983-francziska-themerson](http://www.blurb.com/books/4935983-francziska-themerson)



### DROITS



Même connues dans leur principe, les inégalités entre hommes et femmes, en matière de rémunération, méritent d'être rappelées dans leur quantum. Quelques chiffres, aussi indigestes soient-ils pour le lecteur, sont pourtant nécessaires à leur caractérisation [1].

En 2015, les salaires masculins, étaient supérieurs en moyenne de 22,8 % à ceux des femmes. Mais cette inégalité est variable. En effet, parmi les 10 % de salariés les moins payés, la rémunération des femmes est inférieure à celle des hommes de 7 %. Alors que parmi les 1 % les mieux rémunérés, l'écart de salaire entre hommes et femmes est de 34 %. Entre ces deux extrêmes, si l'on passe des bas salaires aux plus hauts, la croissance des inégalités est positivement corrélée à la croissance des rémunérations. Si l'on prend la qualification professionnelle comme facteur de variabilité des inégalités, on observe la même tendance à l'accroissement des inégalités entre les deux sexes, liée au passage de la catégorie « ouvrière » (17 %) à celle des cadres féminins (21 %). Mais il faut garder à l'esprit que ces résultats sont aussi la conséquence d'une pondération de chacune des ces catégories selon le sexe. Ainsi, contrairement aux autres, la catégorie « employé » majoritairement composée de femmes ne connaît une rémunération inférieure que de 8 % pour les femmes.

D'autres facteurs de pondération interviennent également. Ainsi, les femmes connaissent quatre fois plus de temps partiels que les hommes. Si l'on ne compare que

## FEMMES, À QUAND L'ÉGALITÉ ?

par JACQUES LEWKOWICZ

les temps pleins, l'écart au détriment des femmes se réduit à 16,3 %. De même, si l'on élimine l'effet des pondérations différentes par sexe entre les différentes durées du travail et qualifications professionnelles, à temps de travail et métiers équivalents, les femmes touchent 12,8 % de moins. Mais tout ceci ne doit pas faire oublier les inégalités et discriminations qui existent en amont de la fixation des salaires, dans les parcours scolaires, dans le choix du temps de travail, du secteur d'emploi, etc.

### Existe-t-il une volonté de changement ?

Une intéressante étude récente apporte quelques éclaircissements à ce sujet [2]. Elle observe, malheureusement, parmi les Français, un pessimisme croissant concernant les inégalités femmes/hommes. Mais il existe un écart de 17 % (65 contre 82) dans la perception des inégalités entre les femmes (plus sensibles) et les hommes. On notera que, parmi les hommes, les plus de 35 ans sont plus sensibles que leurs cadets à l'existence des inégalités, tandis que ces variations selon l'âge n'existent pas chez les femmes. On observe qu'entre 2003 et 2017, qu'il s'agisse de l'accès à l'emploi ou de la sécurité de l'emploi, la perception de difficulté est croissante pour les hommes alors qu'elle est quasi stagnante pour les femmes tandis que pour la possibilité de promotion, c'est l'inverse qui est constaté. En revanche, concernant les objectifs, trois d'entre eux réunissent des pourcentages de répondants quasi identiques selon le sexe et supérieurs à 30 %. Il s'agit de : • Promouvoir l'é-

galité des salaires hommes/femmes à qualification identique (61%) ; • Prendre des mesures pour mieux assurer la sécurité des femmes dans les lieux publics (39%) ; • Favoriser l'accès des femmes à des postes de responsabilité dans les entreprises (39%).

Ainsi, si les interrogés savent assez clairement quels sont leurs objectifs, ils sont peu confiants dans la possibilité de les atteindre. Il est permis de se demander si la politique gouvernementale est susceptible de les orienter ou non vers ce pessimisme. Malheureusement, si l'on se restreint au sujet d'actualité que constitue la réforme des retraites, force est de constater que rien ne vient nourrir l'optimisme.

Actuellement en effet les mères se voient attribuer huit trimestres par enfant dans le privé et quatre trimestres dans le public. Ces trimestres supplémentaires comptent pour le calcul de la durée de cotisation minimale nécessaire pour obtenir la retraite à taux plein. Cet avantage disparaît dans la réforme. Il est remplacé par une majoration de points de 5 % dès le premier enfant et autant par enfant supplémentaire. Les familles de trois enfants et plus y perdent et les femmes encore plus car le supplément de point sera généralement attribué aux hommes compte tenu de leur rémunération plus élevée en moyenne. ■

[1] voir : [www.inegalites.fr/Les-inegalites-de-salaires-entre-les-femmes-et-les-hommes-etat-des-lieux](http://www.inegalites.fr/Les-inegalites-de-salaires-entre-les-femmes-et-les-hommes-etat-des-lieux)

[2] [jean-jaures.org/sites/default/files/redac/commun/productions/2017/1030/ifop\\_-\\_fondation\\_jean-jaures\\_-\\_analyse\\_inegalites\\_femmes-hommes.pdf](http://jean-jaures.org/sites/default/files/redac/commun/productions/2017/1030/ifop_-_fondation_jean-jaures_-_analyse_inegalites_femmes-hommes.pdf)

Cinéma LA CHRONIQUE DE LAURA LAUFER

# LE CAS RICHARD JEWELL DE CLINT EASTWOOD

AVEC PAUL WALTER HAUSER, SAM ROCKWELL, OLIVIA WIDE

Le film s'inspire d'un fait réel : l'attentat d'Atlanta, lors des jeux Olympiques de 1996. Richard Jewell, simple agent de sécurité, voit un sac à dos abandonné – il s'agit d'un engin explosif. Son intervention permet l'évacuation urgente du parc, limitant le nombre des victimes. Vu d'abord comme un héros, il deviendra la première cible de l'enquête du FBI et l'ennemi public numéro un.

Clint Eastwood poursuit dans sa voie réaliste : il tourne sur les lieux même des faits, se livre à une enquête documentée et choisit d'excellents acteurs peu connus auxquels il impose un jeu très sobre et naturel. Les derniers films du cinéaste s'inspirent de faits réels lus dans la presse, mais on se souvient aussi de ses portraits très documentés tels celui de Charlie Parker, dans *Bird*, ou de Mandela, dans *Invictus*, construisant en 1995 la nation arc-en-ciel. Ceux qui tracent un trait d'égalité entre la pensée de Clint Eastwood et celle de Donald Trump pêchent par manichéisme simplificateur : Eastwood ne défend pas ici

Trump ou ses idées et s'est intéressé très tôt au scénario écrit par Billy Ray en 2014, avant la procédure d'impeachment intentée contre Trump ! Les féministes américaines ont accusé le film de sexisme, relayées en cela par des médias qui affirment qu'un scoop ne s'obtient pas en séduisant un agent de la police ou du FBI ! Outre que le doute en cela est permis, rappelons qu'Eastwood défend le droit à l'avortement, le droit au mariage des gays, la Loi Brady sur le contrôle des armes à feu, la protection de l'environnement et qu'il soutient le principe et la promotion de l'égalité des femmes ou des gens de couleurs. S'il est libéral sur le plan fiscal et économique, lui prêter les idées sociétales de Trump et de son électorat serait cécité !

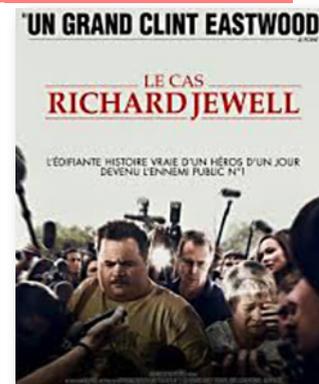
« *Le cas Richard Jewell* » décline la thématique de l'héroïsme, chère à Eastwood : la banalité du bien est le fait de gens ordinaires et modestes. L'élite incompétente qui dirige le pays crée le mythe d'un homme fort, cultivé et riche et méprise les gens simples et pauvres. Le film, au travers du cas de Richard Jewell, dénonce la traque injuste

qui accable un homme de bonne volonté et c'est au profilage pratiqué tout ensemble par la police, le FBI et la presse qu'Eastwood s'en prend avec efficacité dans un récit simple, limpide et émouvant.

Richard Jewell est soupçonné par l'université qui l'a employé, par la police avec laquelle son métier l'appelle à collaborer, le FBI et les médias. Sans véritable enquête, le scoop d'une journaliste d'Atlanta, donné par des policiers et relayé par des responsables politiques à la télévision, fait de Richard Jewell non plus un héros national mais un suspect. Et c'est surtout l'abus de pouvoir des forces de l'ordre que dénonce le film. Il montre une enquête bâclée par le FBI qui soumet Jewell à des perquisitions et des interrogatoires acharnés et humiliants. Sa vie privée durant trois mois devient cauchemar. Le FBI, faute de preuves, élabore des thèses invraisemblables pour en faire le coupable. Parce que Jewell est obèse, d'un physique ingrat, vit encore chez sa mère et possède des armes, le FBI dessine le profil d'un mâle blanc frustré, ignorant, inculte, adorant les armes à feu, pervers et homosexuel. C'est ainsi que les médias jeteront Jewell en pâture à la foule.

Les thèmes du coupable fabriqué et du lynchage médiatique avaient déjà été traités par Eastwood en 1999 dans une fiction : Beechum attendait dans sa cellule sa condamnation à mort. Homme noir, il avait été « *Jugé coupable* » de meurtre sur simple profil : jeunesse passée dans des foyers sociaux, petite délinquance pour vols et condamnations. Le film prenait fait et cause pour lui et Eastwood jouait un journaliste quelque peu anarchiste – comme ici l'avocat de Jewell – qui reprenait l'enquête pour prouver son innocence.

À 89 ans, Eastwood réalise avec ce dernier opus un excellent film. La personne de Richard Jewell nous touche, par sa foi naïve dans les valeurs d'ordre et de sécurité, d'où sa vocation pour son métier. « *Je suis pour l'ordre et la loi* » ne cesse-t-il de clamer jusqu'à ce que son avocat dont la devise est « *Le premier des terroristes est l'État* » le somme de se défendre « *Bats-toi ! Rebelle-toi !* ». C'est à la fois cette belle confiance dans l'ordre établi et la fabrique du héros et de l'ennemi des États-Unis qu'Eastwood interroge. Si l'on veut comprendre l'hypocrisie des « valeurs » prônées par le modèle américain, il faut voir et revoir les films de Clint Eastwood. ■



Théâtre

## “FLEURS DE SOLEIL” ADAPTÉ DE SIMON WIESENTHAL,

AVEC THIERRY LHERMITE AU THÉÂTRE ANTOINE

PAR KAROLINA WOLFZAHN

Simon Wiesenthal, né en 1908, avait entrepris des études d'architecture à Prague, le quota d'élèves juifs étant atteint à

l'université polytechnique de Lwow près de chez lui, en Galicie. Il épouse Cylla Muller et ils demeurent en URSS jusqu'à l'invasion allemande.

Ils sont envoyés successivement au camp de Janowska, puis dans un autre dirigé par Adolf Kohlrantz, qui lui sauve la vie pour continuer à s'attribuer, devant les nazis, les croquis de Wiesenthal, puis aux camps de Przemysl, Plaszow, Gross-Rosen, Buchenwald. À Mathausen, il se lie avec le Polonais Edmund Staniszewski qui lui fournit des bribes de nourriture et pour lequel il commence, pour son futur café à Poznan, des croquis qui montrent son espoir profond pour survivre, chevillé à l'âme. Après la Libération il continue à dessiner, mais le Café As ne voit pas le jour, Edmund étant exproprié, comme bien d'autres, par le régime communiste. Le Musée Juif de Vienne a exposé ses œuvres jusqu'au 20 janvier 2020 sous le titre *Café As – La survie de Simon Wiesenthal*.

Cet homme doué pour le dessin, intéressé par l'art, décide pourtant de se vouer à la traque des criminels nazis. Les horreurs vues, entendues, endurées l'ont hanté jusqu'à sa mort en 2005. Il avait participé à l'arrestation d'Adolf Eichmann, il se sentait « *un devoir vis-à-vis de toutes les victimes de la Shoah* ». Il œuvrait seul, avec acharnement dans un petit bureau à Vienne, traquant les nazis souvent aidés par le Vatican pour fuir, munis de faux papiers, vers l'Amérique du sud. Il est enfin reconnu et respecté grâce au procès Eichmann à Jérusalem. Il déclarait « *si l'on traîne les nazis en justice, c'est parce qu'ils doivent connaître l'éternelle peur d'être pris* ». Son travail fut efficace et difficile dans son pays, l'Autriche, qui a fourni « *deux tiers des commandants des camps* » et n'a jamais exprimé le moindre remords.

En 1942, prisonnier, il réceptionne les soldats allemands blessés. Un jeune soldat agonisant, Karl, qu'il entend sans le voir – son visage recouvert de pansements – lui prend la main, lui confesse ses assassinats d'innocentes victimes et le supplie de lui pardonner, pour mourir en paix avec le pardon d'un juif : « *j'ai cru devoir lui refuser cette grâce, ai-je eu tort ou ai-je eu raison ?* »

Hanté par cette question, il écrit *Fleurs de soleil*\* (allusion aux tournesols) qu'il adresse à de nombreuses personnes avec la question : « *qu'auriez-vous fait à ma place ?* ». Il a suscité des réactions dans de nombreux pays, parmi des personnalités du monde politique, religieux universitaire, artistique. Le metteur en scène Steve Suissa, avec l'adaptation de

Daniel Cohen et Antoine Mory, crée un spectacle pour un comédien, dialogue de Wiesenthal avec sa conscience, ses réflexions sur le pardon et les déclarations de personnages importants pour lui, en projections sur un plateau éclairé par les lumières toujours aussi subtiles et vivantes de Jacques Rouveyrollis. Impressionnant dans ce rôle, Thierry Lhermitte, incarne sobrement, sans pathos ni gesticulation, l'homme obsédé par le pardon parfois impossible, mais indispensable pour rester un être humain. Il est sur scène avec son talent au service de son cœur. Il parle aussi pour tous les personnages de cette histoire tragique, presque surréaliste, dans la belle journée ensoleillée où le jeune Allemand demanda pardon à Simon. La salle l'applaudit debout.

Simon, cet être humain qui a subi le pire mais voudrait savoir si justement, il a agi avec humanité. ■

Théâtre Antoine – jusqu'au 29 mars – Rés. 01 42 08 77 71

\* Simon Wiesenthal, *Les fleurs de soleil*, Albin Michel, 2004, 272 p., 8,90 €

Dos yiddish vinkl - דאָס ייִדיש ווינקל

## MARS, LE MOIS DES FOUS, QUI RIME AVEC NOTRE “folie” de POURIM

Les mots yiddish, en cascade, se déversent dans la mémoire, venus de très loin, de l'hébro-araméen, מגילת אסתר, *megiles ester*, le Rouleau d'Esther et ses personnages hauts en couleurs : אסתר המלכה, *ester hamalke*, “la Reine Esther”, מרדכי הצדיק, *mordekhai hatsadik*, “Mardochee le Sage”, et המן הרשע, *homen haroshe*, “Aman le Méchant” ; ces termes folâtaient tour à tour dans une ronde vivante de *Pourim Shpil* (ancêtre du théâtre yiddish) où les rejoignent d'autres termes, aux consonances germaniques, גראַגערס גראַגערן, *gragers gragem*, et les “crécelles qui grincent”, alternant encore avec les vieilles locutions sémitiques...

Puis, ces composantes, issues de familles de langues lointaines s'agrègent jusqu'à ne plus faire qu'un, cependant que des convives “s'enivrent”, שיכורן זיך, *shikern zikh*, jusqu'à ne plus distinguer entre Mardochee et Aman, entre racines sémitiques et indo-européennes. Langue de fusion, notre yiddish : racine sémitique, שיכור, *shiker* (saoul) suffixe verbal et conjugaison germanique... *zey shikern zikh* : “ils boivent jusqu'à tout voir se mêler”.

Les mots se donnent, s'échangent, comme les שלחמנות, les *shalakhmones*, “cadeaux de Pourim” que les enfants portent aux proches, aux voisins et amis. Gâteaux et sucreries, המן-טאַשן, *leyker un homentashn*, le *leyker* délicieux comme son nom l'indique, et “le petit chausson fourré aux pavots”, au nom plus mystérieux : המן-טאַשן, *homen-tashn*, où se profile encore le nom du méchant Aman, à l'âme noire comme ces grains de pavots dissimulés sous le chausson, un nom qui semble si bien adapté à cette lecture de l'histoire d'Esther...

Mais d'un *blick*, “coup d'œil”, le yiddish tire un *shmilblich*... et des *Mohntaschen* – “gâteaux fourrés aux pavots” connus dans toute la sphère germanophone depuis le Moyen-Âge – se transforment en *ha-mon-tashen*, *homentashn*, “chaussons ou oreilles d'Aman”, pour notre plus grand plaisir, linguistique et gustatif...

C'était une farandole légère, *hora* lexicale, divertissement du temps de Pourim.

*Lomir zikh trefn in a kheydesh arum oyf undzer yiddish-vinkl.*

Retrouvons-nous dans un mois dans notre « coin du yiddish ». ■ Regina Fiderer

POURIM

Ndlr Ne manquez pas, fin mars, l'exposition *De Babylone à New York, Métamorphoses du Pourimshpil* organisée par le collectif *Pourim Shpil* dont l'UJRE est membre. Date et lieu vous seront communiqués par courriel.



ANNIVERSAIRE

# 1945 : ELSA TRIOLET, PREMIÈRE FEMME LAURÉATE DU PRIX GONCOURT

par MARIANNE DELRANC GAUDRIC

(Suite de la Une)

Le livre, écrit entre février 1943 et novembre 1944, comporte quatre nouvelles publiées clandestinement aux éditions de Minuit dans *Poésie 44* et *Les Lettres françaises*. Le titre reproduit un « message personnel » de Radio-Londres annonçant, pour la Drôme, le débarquement du 6 juin 1944 en Normandie. Le sujet commun de ces nouvelles, c'est la Résistance, à laquelle Elsa Triolet a participé activement et dont elle évoque les différentes facettes.

La première nouvelle, *Les Amants d'Avignon*, qui est aussi une belle histoire d'amour, met en scène « une petite dactylo séduisante comme une dactylo de cinéma », Juliette Noël, dont le premier geste résistant est d'adopter un petit Espagnol d'un an, trouvé dans « un train de l'Espagne en feu », manière de dire que la guerre a commencé là-bas avant 1939. Juliette entre dans la Résistance active après la mort de son frère en Libye (et l'on se doute qu'il s'agit de Bir-Hakeim). Agent de liaison, elle est mise en relation avec un officier gaulliste, Célestin ; on suit ses voyages, rendez-vous, séjours dans des « planques » improbables, son arrestation manquée en plein Lyon... Petite midinette, elle agit spontanément de façon héroïque. Son personnage détruit la condamnation sexiste et fasciste par Montherlant de la « morale de midinette » qui lui oppose, selon Aragon, « la morale des seigneurs. Cette morale de l'homme au-dessus de la femme, c'est précisément contre elle que je combattais » dit Aragon « et il est vrai que, ici, le combat de caractère moral contre le fascisme en France allait de pair avec l'exaltation de la femme » [1]. Il ne faut pas oublier les mesures misogynes du régime de Vichy qui rendait responsables de la défaite les femmes qui travaillaient [2]. Le féminisme est d'une certaine façon un antifascisme. Juliette est, comme Louise Delfort dans les nouvelles suivantes, de ces femmes libres et qui travaillent.

Les deux nouvelles suivantes, *La Vie privée ou Alexis Slavsky artiste peintre* et *Cahiers enterrés sous un pêcher*, écrites en miroir l'une de l'autre (il y a des pages communes aux deux nouvelles), mettent en scène deux personnages principaux, Alexis Slavsky et Louise Delfort, journaliste et résistante. Slavsky ne se passionne que pour son art mais va s'intéresser de plus en plus aux nouvelles de Radio-Londres et découvrir la solidarité. Lorsque son amie Louise Delfort est arrêtée, il recueille un



Elsa Triolet, 1925

jeune homme évadé d'un train, l'aide à rejoindre le maquis et découvre autour de lui tout un réseau de Résistance qu'il ne soupçonnait pas. Quant à Louise Delfort, elle ressemble à Elsa Triolet, écrit comme elle sur des cahiers qu'elle enterre (comme le faisait Elsa), et part faire un reportage dans un maquis, tout comme Elsa Triolet qui insère dans sa nouvelle son reportage sur un maquis du Lot où elle avait été accueillie et pilotée par Jean Marcenac [3].

Louise aussi rencontre un chef gaulliste qui lui demande si elle travaille avec les communistes : « Bien sûr que je travaille avec les communistes, répond-elle, oui, peut-être est-ce dangereux, mais aussi sont-ils prudents ». Déjà, Célestin, dans *Les Amants d'Avignon*, déclarait : « Oui, après la guerre, il faudra compter avec eux, on ne pourra pas gouverner le pays sans le parti des fusillés », expression restée après guerre pour désigner le Parti Communiste. Dans ces trois nouvelles, on voit la diversité des voies d'entrée dans la Résistance et la pluralité politique de celle-ci.



Marc CHAGALL  
Homage à Elsa Triolet, 1972

La dernière nouvelle, qui donne son titre au recueil : « *Le Premier Accroc coûte deux cents francs* » est moins romancée : c'est le récit d'un parachutage inspiré de celui auquel Elsa Triolet a participé avec Aragon dans la Drôme, puis des représailles qui l'ont suivi, de la déroute des Allemands et du triomphe de la Résistance. Mais il n'y a pas de héros particulier, c'est

l'aspect collectif de la Résistance qui apparaît : tout un peuple de villageois s'est organisé, en dépit de « ceux qui aimaient les Boches, ceux qui se croyaient à l'abri parce qu'ils n'avaient rien à se reprocher... »

Ainsi sont soulignées la diversité et l'unité de la Résistance, conditionnée par la guerre et son évolution : les allusions à l'actualité sont nombreuses dans ces nouvelles publiées clandestinement : Bir-Hakeim, les avancées de l'Armée Rouge, le discours de Roosevelt [4] annonçant le débarquement en Afrique du Nord, la bataille de Stalingrad, le débarquement en Sicile [5], la destitution de Mussolini... Une place spéciale est accordée à l'antisémitisme et au camp de concentration d'Auschwitz : dans *La Vie privée* [6], on trouve la reproduction d'un tract sur Auschwitz et la mort de Bertie Albrecht [7]. Elsa Triolet explique dans sa *Préface à une Vie de Michel Vigaud* [8] que c'est à Nice que leur étaient parvenues, par l'intermédiaire de Bernard Anthonioz [9], « les premières images des camps allemands », preuves s'il en est que l'existence des camps de concentration était connue bien avant la

fin de la guerre. Elsa Triolet les fait connaître par ses écrits, au péril de sa propre vie.

« *L'art de la Résistance était un art d'avant-garde* », écrit Elsa Triolet : « Pour créer des œuvres qui porteraient contre l'occupant, il fallait inventer le contenu, la forme que revêtirait l'esprit de la Résistance (...) il n'y avait ni règle ni théorie, elles devaient se forger dans le travail de l'artiste » [10]. Ces nouvelles sont en effet écrites d'une façon très novatrice : par exemple, la même histoire est racontée de deux points de vue différents dans *La Vie privée* et *Cahiers enterrés sous un pêcher* ; on trouve des collages, des tracts, un reportage journalistique, des fragments d'autobiographie dans le corps des récits. Et on y trouve aussi une grande poésie dans l'évocation des villes où elle a vécu pendant la guerre : Avignon, ville de l'amour et des poètes et Lyon, « ville pesante et fermée », mais dont le secret est une qualité et les traboules salvatrices.

Le livre et l'auteure méritaient le prix Goncourt. Elsa Triolet avait déjà publié plusieurs livres en français : *Bonsoir, Thérèse* ; *Le Cheval blanc* pour lequel Francis Carco avait voté en 1943. Mais c'est la Libération qui lui permet d'être reconnue comme femme écrivaine de qualité et comme Résistante – elles n'avaient pas été si nombreuses... Simone de Beauvoir, pour sa part, avait travaillé à Radio Vichy à partir de 1943. *Le Premier Accroc* obtient cinq voix sur sept de cette Académie dont les membres les plus compromis avec l'occupant sont partis et où Colette vient d'être élue [11]. La presse résistante met en relation le droit de vote des femmes et l'attribution du prix Goncourt à Elsa Triolet. Seule la presse catholique de droite critique ce choix. Mais quelque temps plus tard, avec la guerre froide et la résurgence des anciens collaborateurs, la reconnaissance d'Elsa Triolet comme écrivaine majeure, bien que durable dans le lectorat populaire, va malheureusement être contestée par une partie du monde des lettres. ■



Louis Aragon et Elsa © Pablo Volta  
Fonds Maison Elsa Triolet-Aragon



Paris, 1925. Elsa Triolet, assise, et Lili Brik, présentent les modèles de la couturière soviétique Nadiejda Lamanova

[1] *La Leçon de Ribérac*, juin 1941.

[2] Pour plus de détails, voir Francine Muel-Dreyfus, *Vichy et l'éternel féminin*, Seuil, 1996.

[3] Voir à ce sujet le récit similaire qu'en fait Marcenac dans *Je n'ai pas perdu mon temps*, Messidor/Temps actuels 1982, p. 315-317. Reportage paru ensuite partiellement dans *Les Lettres françaises* n°16, mai 1944, sous le titre *Aux armes, citoyens !*

[4] Le 8 novembre 1942.

[5] Juillet-août 1943.

[6] Nouvelle datée de septembre 1943.

[7] Exécutée à la prison de Fresnes le 31 mai 1943.

[8] *Œuvres Romanesques Croisées*, T. 17, p. 13.

[9] Résistant, secrétaire de rédaction aux Éd. des Cahiers du Rhône et aux Éd. des Trois Collines, à Genève. Il épousa en 1946 Geneviève de Gaulle.

[10] ORC, T. 14, p. 196-197.

[11] Sur ce point, voir Gisèle Sapin, *La Guerre des Écrivains*, Éd. Fayard, p. 630-631.